

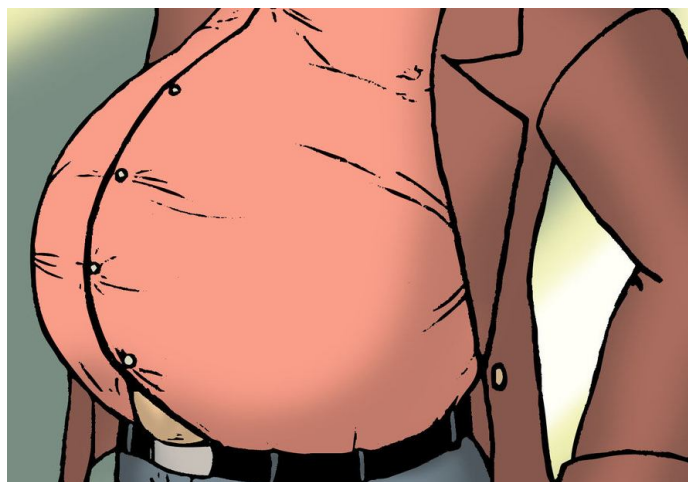
# J'AURAIS ESSAYE



Par Nguyễn Trọng Lâm, ancien du lycée Yersin

Voilà trois ans et demi que je traîne mon gras-double. 1275 jours. 1275 peut faire penser à une date. Après vérification voici en gros les événements majeurs en cette année-là : les Mérinides (les Sarrasins) sont aux portes de Séville, décapitent l'archevêque de Tolède. El Malek-ed Daher Bibars le *soudan* (souverain) d'Egypte met l'Arménie au pillage. Les Tatares ont planté pour longtemps leurs yourtes sur terres chrétiennes. Les croisades ne sont plus qu'un souvenir, Saint Louis peut faire l'économie de sa dernière. Le mal est fait. La séparation entre l'Orient et l'Occident est parachevée. Un peu plus loin vers l'est, Marco Polo entre dans Shanghu, la résidence d'été de Kubilai Khan qui en fait son conseiller pendant une bonne quinzaine d'années. Une amorce de rapprochement entre l'Europe et la Chine, qui est toujours resté en l'état d'ébauche.

Plus de sept siècles et quelques raids, razzias, guéguerres plus tard les choses n'ont guère changé. Le grand cherche à posséder le petit qui cherche à entuber plus humble encore. Les relations entre les hommes et les peuples donnent la déprime. Je préfère revenir à mes 1275 jours et donc à mes 3825 repas. Ne vous moquez pas, vous en avez sûrement fait à peu près le même nombre. Mille milliards de mille sabords de tonnerre de Brest - merci Capitaine Haddock - cela fait un sacré nombre de calories ! De l'énergie pour attaquer d'autres repas. Le bonheur est dans la bouffe. Mais pour durer le bonheur doit parfois être contrarié. Je l'ai entrelardé d'autres passetemps. A part les platées de nouilles, je me suis fait aussi des ventrées d'images. Les premières ont gonflé mon oeuf colonial. - à l'intention des ignorants de la chose coloniale je rappelle que l'oeuf colonial est le nom donné par dérision à l'embonpoint que le petit colon se coltinait suite à une vie avachie - et les secondes vont gonfler mon outre de souvenirs que j'emporterai comme viatique le jour du grand voyage.



Mine de rien ces boursoflures ne sont pas les moyens les plus idiotes de s'ouvrir au monde. L'intelligence seule ne suffit pas. L'intuition m'a-t-on dit y participe pleinement. Après tout, les sens - l'acte d'amour physique en fait partie - sont justement faits pour cela, se laisser pénétrer par l'univers. A défaut de pouvoir le comprendre, il suffit de le ressentir. Il le mérite, nous aussi.

Aller à la découverte de la vie devrait être notre seule vocation. Or nous passons une bonne partie de notre temps à essayer de gagner notre vie au lieu de la vivre. Nous remettons toujours à plus tard, mais plus tard c'est trop tard. Remettre à demain, il y aurait-il seulement un demain? Une amie qui porte gaillardement ses quatre fois vingt ans se la joue fatiguée et déclare à tous ceux qui veulent bien l'écouter : nous vivons, nous vivons tellement que nous finissons par en mourir.

Je suis arrivé à ce stade béni où agir n'est plus nécessaire et où contempler est devenu un amusement. Aux petits vieux il leur reste cela, les garde-fous des distractions. Et les rails des habitudes. Et les oeillères des certitudes? Certains doivent mâchouiller les rancunes pour sentir le goût de la vie même s'il est amer. Ai-je jamais été acteur de ma propre vie? Ou simplement un spectateur? L'âge en tous les cas me réduit au rôle de simple témoin qui lorgne parfois par le trou de la serrure ou qui déchiffre le monde sur des écrans. L'écran de la télévision qui me rapporte la pantalonnade de mes contemporains, celui de l'iPad qui consigne également les facéties de mon imagination et celui de la mémoire qui joue à ressasser la bouffonnerie des souvenirs. J'ai de la chance en ce que l'écran de ma fenêtre donne sur le spectacle rassurant du balancement des arbres et des jeux des enfants.

Il y a ainsi dans la vie des moments où tout avait un sens avant et où après tout s'écroule. Il y aussi dans la vie des moments, plus rares, où avant tout était chaos et où après presque plus rien ne fait peur. Les premiers ressemblent à une chute libre. Les deuxièmes à une sorte de lente guérison. Ceux-là ont le poids d'une perte définitive. Ceux-ci la légère tranquillité du silence. Le silence comme remède au chaos.

Saigon, juillet 2014